

FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE – ANNÉE B

LECTURES

[Genèse 15,1-6 ; 21,1-3](#)

La parole du Seigneur fut adressée à Abram en vision : « Ne crains point, Abram ; je suis ton bouclier ; ta récompense sera très grande. » Abram répondit : « Seigneur, que me donneras-tu ? Je m'en vais sans enfants, et l'héritier de ma maison, c'est Eliézer de Damas. » Et Abram dit : « Voici, tu ne m'as pas donné de postérité, et un homme attaché à ma maison sera mon héritier. » Alors la parole du Seigneur lui fut adressée en ces termes : « Ce n'est pas lui qui sera ton héritier, mais celui qui sortira de tes entrailles qui sera ton héritier. » Et, l'ayant conduit dehors, il dit : « Lève ton regard vers le ciel et compte les étoiles, si tu peux les compter. » Et il lui dit : « Telle sera ta postérité. » Abram eut foi au Seigneur, et le Seigneur le lui imputa à justice. Le Seigneur visita Sara, comme il l'avait dit ; le Seigneur accomplit pour Sara ce qu'il avait promis. Sara conçut et enfanta à Abraham un fils dans sa vieillesse, au terme que Dieu lui avait marqué. Abraham donna au fils qui lui était né, que Sara lui avait enfanté, le nom d'Isaac.

[Hébreux 11,8.11-12.17-19](#)

Par la foi, répondant à l'appel, Abraham obéit et partit pour un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit sans savoir où il allait. Par la foi, Sara, elle aussi, malgré son âge avancé, fut rendue capable d'avoir une postérité, parce qu'elle tint pour fidèle l'auteur de la promesse. C'est pourquoi aussi, d'un seul homme, déjà marqué par la mort, naquit une multitude comparable à celle des astres du ciel, innombrable, comme le sable du bord de la mer. Par la foi, Abraham, mis à l'épreuve, a offert Isaac ; il offrait le fils unique, alors qu'il avait reçu les promesses et qu'on lui avait dit : C'est par Isaac qu'une descendance te sera assurée. Même un mort, se disait-il, Dieu est capable de le ressusciter ; aussi, dans une sorte de préfiguration, il retrouva son fils.

[Luc 2,22-40](#)

Quand vint le jour où, suivant la loi de Moïse, ils devaient être purifiés, ils l'amenèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout garçon premier-né sera consacré au Seigneur, et pour offrir en sacrifice, suivant ce qui est dit dans la loi du Seigneur, un couple de tourterelles ou deux petits pigeons. Or, il y avait à Jérusalem un homme du nom de Siméon. Cet homme était juste et pieux, il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit Saint était sur lui. Il lui avait été révélé par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint alors au Temple poussé par l'Esprit ; et quand les parents de l'enfant Jésus l'amenèrent pour faire ce que la Loi prescrivait à son sujet, il le prit dans ses bras et il bénit Dieu en ces termes : « Maintenant, Maître, c'est en paix, comme tu l'as dit, que tu renvoies ton serviteur. Car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé face à tous les peuples : lumière pour la révélation aux païens et gloire d'Israël ton peuple. » Le père et la mère de l'enfant étaient étonnés de ce qu'on disait de lui. Siméon les bénit et dit à Marie sa mère : « Il est là pour la chute ou le relèvement de beaucoup en Israël et pour être un signe contesté – et toi-même, un glaive te transpercera l'âme ; ainsi seront dévoilés les débats de bien des cœurs. »

Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge ; après avoir vécu sept ans avec son mari, elle était restée veuve et avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne s'écartait pas du Temple, participant au culte nuit et jour par des jeûnes et des prières. Survenant au même moment, elle se mit à célébrer Dieu et à parler de l'enfant à tous ceux qui attendaient la libération de Jérusalem. Lorsqu'ils eurent accompli tout ce que prescrivait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. Quant à l'enfant, il grandissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse, et la faveur de Dieu était sur lui.

Chers frères et sœurs dans le Christ,

En ces jours de Noël, beaucoup de familles ont trouvé une occasion de se réunir. On peut regretter les dérives mercantiles de cette fête dans notre société occidentale ; on peut surtout s'attrister de ce qu'auprès des sapins, la crèche ne soit pas ou peu présente. A défaut de sentir la présence du message explicite de l'Évangile, je me console cependant en soupçonnant un message de pré-évangile : car tant que Noël restera la fête de la famille, un moment où parents et enfants se retrouvent pour s'émerveiller ensemble de la Providence qui les a unis, ils auront une certaine conscience du Dessein de Dieu. Si le péché d'Ève a valu à toutes les mères d'enfanter dans la douleur, il a de ce fait donné à la joie de la naissance une tonalité particulière : dans la joie de la famille qui entoure le nouveau-né, affleure une espérance. Au-delà de toutes les religions, théories, spéculations qui éclairent ou plus souvent obscurcissent l'intelligence, une évidence s'impose : ce petit être est fait pour la joie. Le prophète cynique peut claironner que la vie est inutile, que la seule certitude sur l'avenir de cet enfant est qu'il mourra un jour ; il reste que la joie de la famille manifeste une réalité aussi irrécusable qu'inexplicable. Le passage de la douleur à la joie, dans l'enfantement, ne résonne pas comme une merveilleuse exception, mais comme une préfiguration de ce que doit être toute notre histoire. Pour nous qui vivons dans la foi au Christ, notre espérance a la vie éternelle pour objet : nous savons vers quelle joie tendent nos vies humaines. Mais je crois que nous pouvons déjà nous réjouir, comme chrétiens, du simple fait que la naissance d'un enfant comble chaque famille de joie, et que la fête de Noël renouvelle au moins cet embryon d'espérance dans le cœur de tous les hommes. Abraham lui-même, notre père dans la foi, que nous avons rencontré dans la première lecture, apparaissait inconsolable face à la stérilité de son épouse : il ne pouvait pas concevoir la postérité spirituelle que Dieu lui promettait sans expérimenter ce signe de sa fécondité naturelle. Ne méprisons donc pas cette joie humaine pour la simple raison qu'elle est naturelle !

Dans cette Octave de Noël, entre la célébration de la Nativité de Jésus le 25 décembre et la maternité de Marie le 1^{er} janvier, l'Église nous invite à contempler cette cellule primordiale de la famille. L'oraison d'ouverture nous encourageait à voir dans la sainte famille de Nazareth un modèle pour les vertus familiales. L'évangile de ce jour nous invite cependant à aller plus loin, à ne pas nous perdre dans la considération d'un mythe intemporel, d'une famille parfaite, d'une famille divine : voici que Jésus, Marie et Joseph montent au Temple – le Dieu d'Israël entre dans sa Demeure, et y introduit ceux qu'Il a choisis, dans Sa Providence, d'associer historiquement à Son œuvre de rédemption.

Nous contemplons ce matin la sainte Famille en tant qu'elle est la matrice de la grande famille de Dieu dans laquelle tous les hommes sont appelés à naître – et dans la foi en la communion des saints, nous l'invoquerons bientôt solennellement : dans quelques instants, en effet, autour du moment le plus crucial du Canon, les noms de

Marie et de Joseph résonneront, premiers membres de la famille – avant les apôtres, saint Jean que nous avons fêté hier, les pontifes, les martyrs – saint Jean-Baptiste qui nous a accompagné pendant le temps de l’Avent, saint Etienne fêté avant-hier, les vierges enfin. A cette famille, nous appartenons par la foi et le baptême, et si notre nom personnel n’est entré dans le Canon qu’au jour de notre profession religieuse, notre place est bien parmi eux, et notre joie est entière, à chaque Eucharistie, de sentir l’immensité de cette famille que Dieu construit.

De cette famille, Marie n’est pas seulement le premier membre, mais vraiment la Mère – et dans l’évangile de ce jour, elle reçoit un éclairage particulier sur cette vocation. Depuis l’Annonciation, les événements miraculeux se sont succédés, nourrissant sa foi et sa contemplation – mais bousculant aussi sa foi : en respectant son propos de garder la virginité, Dieu lui annonce une descendance charnelle – miracle plus grand encore que la maternité de Sarah ; la joie de la naissance de son Fils, ensuite, dans un enfantement sans douleur et préservant sa virginité : signe plus étonnant encore, qui la met à part de toutes les femmes, qui la rend aussi singulière qu’Ève. Devant ce mystère, elle garde le silence – « méditant ces événements dans son cœur » – et c’est Siméon qui lui annonce, aujourd’hui, la raison de ce miracle. L’enfantement spécifique auquel Marie est appelée n’est pas moins universel que celui d’Ève : le salut du Christ est en effet destiné à tous les hommes – à Israël aussi bien qu’aux païens. Et il ne sera pas moins douloureux, bien au contraire – et voici que Siméon lève un coin du voile de l’histoire, annonçant le mystère de la Passion de Jésus – le mystère de la Compassion de la Vierge. Ce matin, nous la voyons présenter dans la joie son Fils au Seigneur ; mais bientôt, comme Abraham invité à immoler Isaac, elle l’offrira par amour dans une immense douleur – dans la foi qu’Il ressuscitera, certes, mais également et surtout dans la conscience que la Passion de son Premier-Né est le prix de l’enfantement de tous ses autres enfants, de nous tous qui l’avons crucifié. Au pied de la Croix, l’amour que Marie nous porte devient, en union au Christ, source de notre vie ; et son espérance est infiniment plus profonde que celle de la jeune maman qui sourit béatement à son enfant, en sortant de la maternité : elle espère en effet de toute sa force que tous les hommes entreront dans l’Alliance scellée par le Sang du Christ. Espérance abyssale : le glaive qui transperce son âme l’ouvre à l’humanité entière.

En cette Eucharistie, nous sommes invités à plonger au cœur de la Passion avec Marie, en Marie. Par notre baptême d’abord, mais aussi par notre célibat consacré, moines et moniales, nous sommes spécialement configurés à Marie : en nous unissant de tout cœur à l’offrande du Christ, nous expérimenterons avec elle le mystère de la fécondité surnaturelle, de la maternité universelle. C’est par notre participation à l’Eucharistie que va s’agrandir, aujourd’hui, la sainte Famille de l’Église, que va se renforcer son unité. Soyons-en étonnés, comme Marie et Joseph au Temple – mais soyons-en convaincus, pour oser entrer dans ce mystère avec toute la force de notre foi. AMEN.

fr. M.-Théophane +